

elle regarda autour d'elle et elle demanda : « Où suis-je ? »
— Chez vous, madame, » lui répondit le duc.

Il était à genoux, au bord du sofa, tenant la main d'Adeline dans la sienne, attendant le moment du réveil : « Chez vous, madame, » répéta-t-il. Adeline voulut répondre, mais elle était encore trop faible ; elle sourit tristement et soupira.

CHANGEMENT D'EXISTENCE.

Tout se passa comme dans un conte de Perrault, avec cette différence pourtant que la fée protectrice n'était pas tout à fait invisible. Des domestiques officieux lisaient dans les yeux d'Adeline ses désirs, et s'empresaient de les prévenir. Ils semblaient n'avoir jamais eu d'autres maîtresse qu'elle. Elle restait dans les appartements avec son père et sa mère enchantée qu'elle était de l'inimaginable courtoisie de leur sauveur, de leur Dieu, M. de Villa-Réal. Mme. de Neuville surtout n'avait pas d'expressions assez riches, assez variées pour caractériser sa chaleureuse reconnaissance. On ne l'appelait plus, il est vrai, de ces diminutifs abhorrés, créés par Froissart, mais pompeusement, et à chaque instant, madame la marquise. Toutes les deux heures un domestique était chargé de lui demander si elle voulait prendre un bouillon, goûter un fruit en attendant le repas.

Au dîner, le chasseur venait leur dire, en ouvrant les deux battants de la porte, qu'ils étaient servis. M. de Villa-Réal accourait alors au-devant d'eux jusqu'à la première pièce de l'appartement, et prenant Adeline sous un bras, Mme de Neuville de l'autre, il les conduisait à leur place. Et quel calme, quel dignité pendant le repas ! Comment le duc évitait avec soin de leur parler de l'accident qui les réunissait si bizarrement chez lui ! C'était un sujet trop délicat, trop frais encore, quoique au fond, ni Adeline, ni son père et sa mère ne pussent sincèrement regretter d'avoir fui cet indigne Froissart et la mansarde dont il avait fait une tabagie, un antre, un enfer. C'était, de la part du duc, un scrupule poussé à l'excès. Mais cet excès même prouvait sa délicatesse. Sans doute un peu de gêne résultait de cette position sur laquelle de part et d'autre on avait peur de s'expliquer, ce qui lui donnait le caractère d'un rêve. Mais il n'est pas de gêne qui ne finissent par être tolérable, et il n'en est pas d'ailleurs d'équale au supplice d'attendre sans feu jusqu'à minuit un homme exalté par le vin, répondant par des injures à des prières, et enfin aux observations par des coups de cravache.

Quoi ! Adeline chez M. de Villa-Réal ! et où serait-elle allé ? J'oublie. Il lui restait la rue et la police correctionnelle, où elle avait le droit d'appeler son mari et de le faire condamner à la reprendre pour lui donner des coups de cravache.

UN BON CONSEIL.—Inutile de vouloir faire une bonne entreprise, débiter un sermon éloquent, plaider un procès important, médicamer un patient, ou écrire un bon article. On se sent démoralisé, nerveux et le cerveau paresseux, et on ne devrait pas essayer de le faire, surtout lorsqu'il est si facile de faire disparaître ces inconvénients en faisant usage des Amers de Houblon. Voir les "Vérités et Proverbes" dans une autre colonne.

Le Canard.

MONTRÉAL, 5 Février 1881.

Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centins par an, ou 25 centins pour six mois, strictement payable d'avance. Nous le vendons aux agents huit centins par douzaine, payable tous les mois.

Vingt pour cent de commission accordée aux agents qui nous font parvenir une liste de cinq abonnés ou plus payés d'avance.

Greenbacks reçus au pair.

GODIN & CIE.

Editeurs-Propriétaires,

No. 8 Rue Ste. Thérèse.

Argus Municipal.

QUARTIER ST. LOUIS.

Tout le monde sait déjà que M. Laberge doit briguer les suffrages comme conseiller municipal pour le Quartier St. Louis, contre M. Lavigne, sortant de charge.

Le Canard n'a aucun doute que tous ses lecteurs supporteront M. Laberge, qui ne se présente pas comme un partisan politique, mais bien comme un représentant sincère de la race canadienne-française. Les bleus comme les rouges n'ont aucune raison de lui refuser leur vote.

M. Laberge est bien connu du public, et son passé ne laisse rien que d'honorable. Le temps qu'il a déjà passé au conseil, il l'a illustré par une conduite parfaitement conforme aux intérêts qu'il représentait, et personne n'a eu un seul reproche à lui adresser, si ce n'est d'avoir été trop libéral et trop bon patriote dans les mesures qu'il a soutenues. M. Laberge a fait de grands efforts pour abolir la journée de corvée, qui pèse encore sur les ouvriers. S'il n'a pas réussi à faire rappeler cette loi inique, c'est grâce à quelques canadiens sans cœur comme M. Lavigne, et ceux qui le soutiennent aujourd'hui.

Ouvriers, si vous êtes reconnaissants envers ceux qui se dévouent pour votre cause, n'oubliez pas M. Laberge dans la présente élection. Montrez que vous avez du cœur, et que vous savez apprécier ce que l'on fait pour vous.

ANGOISSES D'UN AMOUREUX SUPPLANTÉ PAR UN RIVAL.

Muse, réponds : dis-moi si je dois fuir Loin, bien loin, de ma cruelle amante, Qui persévère à me laisser languir Dans les ardeurs du feu qui me tourmente.

Croit-elle, ingrate, après m'avoir ravi La liberté que son pied foule encore, Vouloir de plus me tenir asservi Sous le pouvoir du rival que j'abhorre ?

Assez longtemps je traîne à mes talons
Ce vil serpent qui vomit son écume
Dans le creuset de mes affections
Pour y mêler sa livide amertume.

Tu vois, hélas ! tu vois mon désespoir,
Et contre moi tu t'acharnes encore....
Fuis loin d'ici, je ne veux point te voir,
Car je te hais autant que je t'adore.

Ne crains-tu point que s'ouvrant sous
L'enfer t'engouffre en ses profonds
Que par la faux du funèbre trépas
Pluton te range au nombre des victimes.

Tu dis m'aimer, ô trop cruelle Anna !
Mais tu refuses à mon âme souffrante
L'engagement qu'au rival tu donnas.
Crois-tu m'aimer sans être mon amante ?

Si ton amour était au mien égal,
Pourrais-tu bien, à mon désavantage,
M'associer un superbe rival,
Voulant avoir tout ton cœur en partage ?

Comment, Anna, tu ne t'aperçois pas
Que ce démon te dresse une embuscade,
Pour t'attirer par l'attrait des appas,
Puis te saisir dans sa griffe maussade.

Oui, ton esprit va bientôt voir le jour,
Et tu feras rouler dans la poussière
L'ancien serpent qui rôde encore autour
De ton amant qu'il attaque en arrière.

Je t'en supplie, éloigne de ton cœur
Ce fier rival qui prétend à la gloire,
Non d'être aimé, mais d'être mon vainqueur,
En remportant une vaine victoire.

VAMPIRE.

LES FEMMES ET LA BEAUTÉ

Les femmes trouvant à redire
A ce qu'ayant du ciel obtenu la beauté,
Le terme en fut si limité,
Qu'elles pouvaient à peine exercer son empire,

Sur cet injuste arrêt des cieux
Furent porter leur plainte au souverain
Jupiter ne pouvant faire une loi nouvelle.

Ni changer le décret par le destin porté,
Pour consoler l'esprit femelle,
Leur fit don de la vanité.
La laide alors crut être belle,
Ou par des soins assidus,
Se flatta de se paraître.
Celle qui ne l'était plus
S'imagina toujours l'être.

GRENU.

Le jeu de cartes servant de Livre de prières.

Richard Midleton, soldat depuis longtemps, assistait un jour au service divin avec tout le régiment. Au lieu de prendre, comme ses camarades, une bible pour y chercher le texte du sermon du ministre, s'avisant de tirer de sa poche un jeu de cartes qu'il étala à terre devant lui. Cette conduite au moins singulière scandalisa le ministre et le sergent de sa compagnie qui y firent attention. Ce dernier s'approche de lui et lui ordonna de serrer ses cartes, parce qu'il était dans un lieu où il était indécent d'en faire usage. Le soldat refusa d'obéir ; et le sergent pi-

qué l'arrêta au sortir de l'église, et le conduisit devant le maire, auquel il porta une plainte formelle de la mauvaise conduite de Midleton pendant le service divin.

Le maire, après l'avoir écouté, se tourna vers l'accusé et lui dit :
— Êtes-vous réellement coupable ?

— Vous savez ce que vous avez à répondre pour vous justifier ; si vous ne le pouvez pas, je vous déclare que je vous ferai punir sévèrement de l'étrange scandale que vous avez donné.

— Je vous remercie, répondit le soldat, de la bonté que vous avez de me permettre de m'exouser ; vous jugerez, en effet, s'il y a eu crime dans ma conduite ; vous m'écouteriez, vous ne me condamneriez pas sur l'apparence :

« Vous savez que je suis soldat ; vous savez, en conséquence, que je n'ai que six sous par jour, et qu'après avoir payé mes dépenses, il m'est impossible d'économiser assez pour acheter une bible ou un livre de prières :

Mon jeu de cartes m'en tient lieu : Là-dessus, il tira son paquet de cartes de sa poche, et, présentant un as au maire il ajouta : « Lorsque je vois un as, cela me rappelle qu'il n'y a qu'un Dieu ; et, jetant les yeux sur le deux et sur le trois : le premier me fait souvenir du père et du fils, et le second, du père, du fils et du Saint-Esprit. Un quatre me donne l'idée des quatre évangélistes ; le cinq, celle des cinq vierges sages, à qui il fut ordonné d'allumer leurs lampes ; elles étaient au nombre de dix, à la vérité ; mais vous savez, milord, qu'il y en eut cinq sages et cinq folles. Le six me rappelle que Dieu créa le monde en six jours ; le sept, qu'il se reposa le septième jour ; le huit, les huit justes qui furent sauvés du déluge, sa voir : Noé et sa femme, ses trois fils et leurs épouses. Le neuf, les lépreux guéris par Sauteur : il y en avait dix, mais on sait qu'un seul vint lui payer le tribut de ses actions de grâce. Quand je vois le dix, je songe aussitôt aux dix commandements de Dieu. »

Après ce détail, Midleton passa aux figures. Le valet se présenta le premier sous sa main, il le mit de côté et passa à la dame : il dit qu'elle lui représentait la reine de Saba, qui vint des parties les plus éloignées de la terre, pour apprendre la sagesse de la bouche de Salomon, comme le roi lui rappelait le grand roi du ciel et le roi Georges pour qui il devait prier.

Le maire écoutait gravement :
« Cela, c'est très bien, dit-il au soldat, vous m'avez rendu bon compte de toutes les cartes, mais vous ne m'avez pas parlé du valet »

— Si j'espérais que vous ne vous missiez point en colère contre moi, répondit le soldat, et ce que je dirai ne détruira pas l'idée que je vous ai donnée de sa piété, je vous donnerais autant de satisfaction sur cette carte que sur toutes les autres.

— Non, répondit le maire, vous m'avez reconvoqué avec vous, et ce n'est plus que comme curieux et non comme juge, que je vous interroge sur celle-ci ; ainsi, votre procès est gagné, parlez sans hésitation.

— Le valet, reprit le soldat, me représente un paresseux, un lâche, un méchant, un imbécile ; et toutes les fois que je le vois, il me fait songer à celui de tous les hommes que je connais posséder ces qualités au plus haut degré ; et cet homme est le sergent qui